



LIVRES

Charles Péguy pense en écrivant autant qu'il écrit en pensant

› Patrick Kéchichian

Aucun autre écrivain, poète ou prosateur, n'a accordé autant de prix et de pouvoir, autant de sens, à la langue écrite, au style, à l'usage des mots, des phrases, de leur souffle. Et ce point est d'autant plus important que Charles Péguy, puisque c'est de lui qu'il s'agit, n'est en rien un esthète, un expérimentateur vétilleux, faisant de cette langue l'instrument et la matière de toutes ses fantaisies. Chez lui, ce prix et cet usage sont exactement adaptés, placés dans une totale et bouleversante continuité avec son propos, sa pensée et le discernement qui l'accompagne, avec ses espoirs et son combat. Avec sa foi. On se figure souvent l'écrivain refermant la porte de son lieu d'inspiration et de travail, s'éloignant des rumeurs de l'époque. Péguy, lui, ne peut et ne veut écrire que la porte grande ouverte, hors des murs de son intimité, sans pour autant la nier ou l'ignorer, habité par ces rumeurs, les comprenant dans le labeur interminable de l'écriture. Par cette ouverture, la singularité de son propos rejoint l'universel. Nous sommes donc en présence – et il faut entendre ce mot au sens fort – d'un poète qui construit et formule sa pensée en même temps qu'il agence ses mots et ses phrases. Il faut ajouter à cela la puissance et les modulations de la voix, qui donnent corps au texte écrit (1). Le tragique destin de l'écrivain, tué au champ d'honneur en septembre 1914, à l'âge de 41 ans, démontre que son œuvre en entier, dans son mouvement propre, était bien une question de vie et de mort.

Lecteur assidu et concentré de Péguy, Jean-Pierre Sueur parle de « vertiges de l'écriture », et il a raison (2). Mais ce vertige est sobre, monacal, sans cesse pensé et repensé par l'intéressé lui-même; et surtout, il n'est accompagné de nulle ivresse. Malgré son contenu un peu désordonné et hybride – dans la mesure où il rassemble des études, conférences et articles de diverses époques –, ce livre a le mérite de concentrer l'attention sur les caractéristiques de l'écriture péguyste, la forme, la technique étant inséparables, répétons-le, du contenu. Nous sommes donc bien au cœur d'une œuvre, pas à sa périphérie. De plus, si l'on aborde cette vaste question, on ne peut séparer la prose et la poésie de Péguy. Avouer sa préférence pour l'une, c'est passer à côté de l'essentielle unité et ampleur, urgence et actualité, de l'œuvre. Généralement on privilégie la prose, censée exprimer plus directement la pensée et les combats de l'écrivain, insoumis avant la lettre, alors que les vers sont, au goût de certains, un peu trop concentrés sur le versant mystique, chrétien.

Passant de la première *Jeanne d'Arc* à *Clio* et *Victor-Marie, comte*





Hugo, texte essentiel datant de 1910 – dont il cite cette phrase qui résume bien la démarche littéraire de Péguy, parlant de lui au travers de Hugo : « Il disait lui-même qu'il ne faut jamais corriger un livre qu'en en faisant un autre » –, Jean-Pierre Sueur analyse le mouvement perpétuel de l'écriture péguyste. Il décrit ce flux et reflux, ce jeu infini des répétitions, cet épuisement des adverbes (« Péguy se gorge d'adverbes »), produisant « un mouvement asymptotique » qui construit pierre à pierre « l'épiphanie de l'apposition, de l'apostrophe, de l'invective ». « C'est un flux, un flot verbal, qui n'exprime pas – ce serait encore un dualisme – mais *fait* corps. » Ce flux, selon Péguy, est aussi celui de l'histoire, passée et présente, passée autant que présente, « au plein travail fait, au plein de la vie vécue, au plein de l'histoire faite, au plein de toute l'histoire, de l'histoire intercalaire ». Jean-Pierre Sueur évoque justement « cette surabondance de l'histoire qui se dilate du temporel à l'éternel ».

La partie centrale de l'essai est consacrée à l'immense poème, le dernier, de Charles Péguy, *Ève*, qui paraît dans les derniers jours de 1913. Parallèlement, il publie, quelques semaines plus tard, un commentaire : « *L'Ève* de Péguy », signé du pseudonyme de Durel. « Dans mon *Ève*, il y aura tout », prévenait Péguy. L'accueil est plus que froid... *La Croix* parle de « vers mirlitonesques ». Ce poème, dont Pauline Bruley avait établi et commenté le texte (3), appelle une analyse précise, à laquelle se livre Jean-Pierre Sueur. Car, pour en comprendre le contenu, il faut en saisir la forme, refuser, comme y invite l'essayiste, « le dualisme du *signifiant* et du *signifié*, puisque l'image n'est jamais un ornement et que la parole est charnelle ». Le bousclement et « l'épuisement », dans tous les sens du terme, de la langue, conduit à une sorte d'apothéose. Appuyé sur son vertige, le lecteur comprend alors mieux quel sens Péguy donne à cette incarnation par le verbe.

1. Voir à ce propos les actes du colloque de Cerisy, en 2014, sous la direction de Jérôme Roger, *Voix de Péguy, échos, résonances*, Classiques Garnier, 2016.

2. Jean-Pierre Sueur, *Charles Péguy ou les vertiges de l'écriture*, Cerf, 2021.

3. Charles Péguy, *Œuvres poétiques et dramatiques*, édition sous la direction de Claire Daudin avec Pauline Bruley, Jérôme Roger et Romain Vaissermann, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014.

